

DIE SIEBEN TODSÜNDEN

BRECHT / WEILL / ASLI ERDOĞAN / MARC LEROY-CALATAYUD

Théâtre des Champs-Élysées, le 10 janvier 2024

PREMIÈRE PARTIE :

N°1 - Youkali (Weill) / Judith Chemla, Piano

C'est presque au bout du monde
Ma barque vagabonde
Errant au gré de l'onde
M'y conduisit un jour
L'île est toute petite
Mais la fée qui l'habite
Gentiment nous invite
À en faire le tour

Youkali, c'est le pays de nos désirs
Youkali, c'est le bonheur, c'est le plaisir
Youkali, c'est la terre où l'on quitte tous
les soucis
C'est, dans notre nuit, comme une
éclaircie
L'étoile qu'on suit, c'est Youkali

Youkali, c'est le respect de tous les vœux
échangés
Youkali, c'est le pays des beaux amours
partagés
C'est l'espérance qui est au cœur de tous
les humains
La délivrance que nous attendons tous
pour demain

Youkali, c'est le pays de nos désirs
Youkali, c'est le bonheur, c'est le plaisir
Mais c'est un rêve, une folie
Il n'y a pas de Youkali
Mais c'est un rêve, une folie
Il n'y a pas de Youkali

Et la vie nous entraîne
La sente quotidienne
Mais la pauvre âme humaine
Cherchant partout l'oubli
A, pour quitter la terre
Su trouver le mystère
Où nos rêves se terrent
En quelque Youkali

Youkali, c'est le pays de nos désirs
Youkali, c'est le bonheur, c'est le plaisir
Youkali, c'est la terre où l'on quitte tous
les soucis
C'est, dans notre nuit, comme une
éclaircie
L'étoile qu'on suit, c'est Youkali

Youkali, c'est le respect de tous les vœux
échangés
Youkali, c'est le pays des beaux amours
partagés
C'est l'espérance qui est au cœur de tous
les humains
La délivrance que nous attendons tous
pour demain

Youkali, c'est le pays de nos désirs
Youkali, c'est le bonheur, c'est le plaisir
Mais c'est un rêve, une folie
Il n'y a pas de Youkali
Mais c'est un rêve, une folie
Il n'y a pas de Youkali

N°2 - Hymn for Strings (Ives) / Orchestre

N°3 - 1^{er} Texte - Requiem pour une ville perdue (Asli Erdoğan) / Judith Chemla

Quelque part loin de moi, la lune, soudainement, disparaît sans un bruit. Ultime gorgée de nuit, épaisse, amère, glacée. J'avale une dernière heure vide. Temps dépourvu de nom. Les voix humaines à présent se sont tues, qui racontaient le monde diurne, vivant, souffrant, ces voix qui apaisaient, presque consolantes, et avec elles les pas, les rires, les bruits de freins et de klaxons, les clefs qui tournent dans les serrures, les cris vrais et faux, tout ce vers quoi je tendais l'oreille en me promettant d'y résister ou de m'y fondre... Chacun à présent s'est retiré sous la tente de son propre sommeil, même les corps qui s'enlaçaient comme du lierre sous le manteau du désir... Arpenteurs des corridors de la nuit, voleurs, ivrognes, peuple des rues, un à un ils sont parvenus au cœur du labyrinthe et en restent bouche bée. Face au miroir, les entraînueses se démaquillent en se souhaitant une "bonne nuit"... Les dernières cigarettes sont écrasées précipitamment, au milieu d'une nuit qui s'achève sans avoir tenu ses promesses. Une tête s'écroule, épuisée d'en chercher la dernière phrase, sur une lettre qui ne sera jamais envoyée. Après les avoir caressés de ses doigts gantés de blanc, le sommeil s'empare des malades qui se meurent, et des rêves de vie hantent comme un courant d'air les dortoirs empesés d'odeurs humaines... Les verres sont rincés, les cendriers vidés, ceux qui ne murmurent plus rien boivent leurs ultimes et vides gorgées. Les cils débarrassés de leur rimmel se sont clos, on tire un rideau de velours noir entre l'obscurité du monde et les yeux qui ne la voient plus ; un rapace nocturne chante des ballades de retour de chasse, et dans leurs sommeils contraires, le chasseur et sa victime sont du même sang les prisonniers. La nuit joue sa dernière carte, elle rappelle la lune, laissant dans son sillage une seule et maléfique étoile, comme si un mort en guidait d'autres ; à leurs vrais rêves elle rappelle les hommes, aux rêves dont on se souvient, ceux qui dans le jour neuf laisseront une trace. Comme après la tempête, les dégâts que les vagues derrière elles abandonnent. Les mots déploient leurs ailes argentées, en partance vers cette seule étoile au loin, et tous racontent la même histoire, la défaite de l'homme.

N°4 - Zion's Walls (Copland) / Marina Viotti

Come fathers and mothers,
Come sisters and brothers,
Come join us in singing the praises of Zion.
O fathers, don't you feel determined
To meet within the walls of Zion?
We'll shout and go round
The walls of Zion.

N°5 - 2^{ème} Texte - Requiem pour une ville perdue (Asli Erdoğan) / Judith Chemla

Des gratte-ciels qui semblent plus hauts encore que des montagnes observent la nuit de leurs yeux faux et métalliques, à toute chose aveugles. Leurs regards ont beau scruter partout, ils ne reflètent rien - pas même la mort -, ils ne font que rendre l'obscurité visible. Désormais silencieux, les mots ne forment plus qu'un immense essaim bourdonnant qui s'en va au loin, lente nuée, en se cognant aux pierres. Le vent glacé de la nuit arrache les objets à leurs ombres, les voix à leurs échos, et comme s'ils étaient faits d'une même matière, ombres et mots se fondent ensemble dans la nuit, y accourent en bloc, s'y réunissent dans des tanières.

Juste en face de moi, tel un oracle, se dresse le clocher. Oracle planté dans les tréfonds de chaque nuit, de chaque instant, de chaque mot, il surveille ses enfants. Comme s'il

était le Temps en personne, silencieux, fier, effrayant, magnifique. L'ombre du platane qui frappe l'église agite ses bras gigantesques, rappelle à lui les heures. Plus proche encore, plus réel et insurmontable, le clocher s'élève sous mes yeux comme un horizon de pierre, appelle mon regard. Il m'appelle sans trêve, pareil à l'existence, il me dit "viens!" et "attends !", et à peine lance, revient sur ses pas. Seul un trait de lumière embrasse le clocher - lumière qui sait toutes les ombres... Celle qui est en moi, immense, danse en balançant ses bras squelettiques, et à toutes les fins unit l'éternité.

Je suis, là, immobile, l'œil ouvert dans les profondeurs de ma nuit. Pareil à la lune, mon regard étreint les toits du sommeil, mouille les tuiles, s'infiltré dans chaque trou, et suivant le fil des eaux, ruisselle jusqu'à terre. La terre qui sait la nuit de chaque être et chaque chose, la terre qui connaît les nuits des amants passionnés, des femmes endormies face au miroir, des malades qui se meurent, des tueurs et des victimes, la terre qui creuse un chat qui tousse à cœur fendre...

Parfois un mot, comme un tourbillon, s'empare de quelqu'un, le jette entre ciel et terre, entre la vie et la mort. Il met le monde sens dessus dessous, mélange hier avec demain, change et sépare toutes choses, puis de nouveau les réunit. Pour ensuite soudainement les abandonner, dehors, en dehors d'elles-mêmes. Voici l'un de ces mots : nuit. La nuit, sacrée, éternelle, grouillante de mystère. Couleurs, images, rayons, vagues, obscurité qui scintille comme des bris de verre.

N°6 - Music for movies (Copland) / Orchestre

N°7 - 3^{ème} Texte - Le Mandarin Miraculeux (Asli Erdoğan) / Judith Chemla & Marina Viotti

Judith

Écoute, ma belle, laisse dire et ne t'en fais pas. Si un homme vient se planter devant toi en te traitant comme si tu n'étais pas née d'une côte d'Adam et se met à porter des jugements définitifs sur ta personne, sur ton passé, ton avenir, sur ce que tu es et ne pourras jamais être, ne l'écoute pas. S'il te dit que tu as les hanches trop fortes, les seins qui tombent, que tu as toujours l'air de dormir, que ton cerveau est trop lent, s'il trouve tes goûts littéraires vulgaires et ridicule ta prétention de poursuivre tes études, s'il se moque de la gaucherie de tes premiers poèmes ou de tes essais musicaux, plante-le là sans plus attendre. Et s'il s'obstine à soutenir que tu ne seras jamais heureuse, c'est un vil prétentieux et tout ce qu'il mérite, c'est une bonne claque sur le nez.

Marina

Bien entendu, je n'ai rien dit de tout cela, elle doit l'apprendre à ses dépens. Elle doit l'apprendre, et...

Judith

Malheureusement

Marina

... elle l'apprendra. Selon les règles fixées depuis longtemps par les hommes, assise à table, au restaurant, dans les dîners, elle adressera des sourires à droite et à gauche comme on distribue des roses ; elle verra combien ceux qui semblent prêts à faire des folies pour un corps sont capables, l'instant d'après, de le mépriser et de le malmener ; elle aura beau faire, pour peu qu'elle se montre agressive et se refuse à jouer les bas-bleus, elle passera pour une imbécile et sera rayée des registres ; ses talents seront écrasés ; chaque fois qu'elle murmurer le mot "amour", elle verra autour d'elle des visages moqueurs. Elle ne sera pas une de ces femmes fatales, qui ont leur place dans

les films, sur les affiches publicitaires et dans les romans du XIXe siècle, elle ne prendra même pas ombrage des anciennes maîtresses de ses amoureux ; elle aura beau faire, elle restera prisonnière d'une catégorie dont les règles changent constamment. La seule règle, c'est de garder la tête froide.

N°8 - Je ne t'aime pas (Weill) / Judith Chemla, piano

Retire ta main, je ne t'aime pas
Car tu l'as voulu, tu n'es qu'un ami.
Pour d'autres sont faits le creux de tes
bras
Et ton cher baiser, ta tête endormie.

Je n'ai pas pleuré, je n'ai pas souffert
Ce n'était qu'un rêve et qu'une folie.
Il me suffira que tes yeux soient clairs
Sans regret du soir, ni mélancolie.

Ne me parle pas, lorsque c'est le soir
Trop intimement, à voix basse même
Ne me donne pas surtout ton mouchoir :
Il renferme trop le parfum que j'aime.

Il me suffira de voir ton bonheur
Il me suffira de voir ton sourire.
Conte-moi comment elle a pris ton cœur
Et même dis-moi ce qu'on ne peut dire.

Dis-moi tes amours, je ne t'aime pas
Quelle heure te fut la plus enivrante ?
Et si elle t'aimait bien, et si elle fut ingrate
En me le disant, ne sois pas charmant.

Non, tais-toi plutôt... Je suis à genoux
Le feu s'est éteint, la porte est fermée
Ne demande rien, je pleure... C'est tout.
Je ne t'aime pas, ô mon bien-aimé.

N°9 – Three Places in New England, IInd mouvement (Ives) / Orchestre

N°10 - Hello my baby (Howard/Emerson) / Quartet

Hello, hello, hello!
I've got a little baby but she's out of sight
I talk to her across the telephone
I've never seen my honey but she's mine alright
So take my tip and leave his gal alone
Every single morning you will hear me yell
"Hey Central fix me up along the line"
He connects me with my honey and I ring the bell
And this what I say to baby mine:

Hello! ma baby
Hello! ma honey
Hello! ma ragtime gal
Send me a kiss by wire
Baby, ma heart's on fire!
If you refuse me
Honey, you'll lose me
Then you'll be left alone
Oh, baby, telephone
And tell me I'm your own!

N°11 - 4^{ème} Texte - Le Silence même n'est plus à toi. (Asli Erdoğan) / Judith Chemla

Avons-nous vraiment entendu ? Ou bien l'homme est-il une espèce incapable d'entendre lorsque sa propre vie n'est pas directement en jeu ? Vraiment, qu'est-ce que la justice selon vous, quand chaque jour on assassine, encore, encore et encore... On se fait humilier, abuser ou "agresser" parce qu'on est une femme... Dans ce monde construit sur les fantasmes masculins, qui parle la langue des hommes, personne n'appelle cela "agression", mais qui "procréation", qui "mensonge", on avance qui l'honneur, qui l'amour, qui la maternité sacrée... La forme de tyrannie la plus antique, la plus tenace, la plus profonde et sournoise, est liée à celle que les hommes exercent sur les femmes, et il semble qu'il faille encore citer d'imposantes phrases écrites il y a cinquante ou cent ans... Ou faut-il, au prix d'un effort à vous arracher les yeux, et avec

une patience qui sied si bien à mon genre, murmurer que "nous aussi sommes des êtres humains"... Et qui peut s'y opposer ? Qui, vraiment, pour parler sans cesse en "mon" nom, pour faire pleuvoir jugements, ordres, sentences, qui pour me voler mes mots, mes plaies, jusqu'à mon sang, qui pour me vouer à l'enfer lorsque je dis "je"...

N°12 - Simple Gifts (Copland) / Marina Viotti, Orchestre, Quartet ?

'Tis the gift to be simple, 'tis the gift to be free
'tis the gift to come down where you ought to be
And when we find ourselves in the place just right
'Twill be in the valley of love and delight.

When true simplicity is gained
To bow and to bend we shan't be ashamed
To turn, turn will be our delight
'Till by turning, turning we come round right.

'Tis the gift to be simple, 'tis the gift to be free
'tis the gift to come down where you ought to be
And when we find ourselves in the place just right
'Twill be in the valley of love and delight.

N°13 - Nanna's Lied (Weill) / Judith Chemla, piano

Meine Herren, mit siebzehn Jahren
Kam ich auf den Liebesmarkt
Und ich habe viel erfahren.
Böses gab es viel
Doch das war das Spiel
Aber manches hab' ich doch verargt.
(Schließlich bin ich ja auch ein Mensch.)
Gott sei Dank geht alles schnell vorüber
Auch die Liebe und der Kummer sogar.
Wo sind die Tränen von gestern abend?
Wo ist die Schnee vom vergangenen
Jahr?
Freilich geht man mit den Jahren
Leichter auf den Liebesmarkt
Und umarmt sie dort in Scharen.
Aber das Gefühl
Wird erstaunlich kühl
Wenn man damit allzuwenig kargt.
(Schließlich geht ja jeder Vorrat zu Ende.)
Gott sei dank geht alles schnell vorüber,
usw.
Und auch wenn man gut das Handeln
Lernte auf der Liebesmess':
Lust in Kleingeld zu verwandeln
Ist doch niemals leicht.
Nun, es wird erreicht.

Doch man wird auch älter unterdes.
(Schließlich bleibt man ja nicht immer
siebzehn.)
Gott sei Dank geht alles schnell vorüber
Auch die Liebe und der Kummer sogar.
Wo sind die Tränen von gestern abend?
Wo ist die Schnee vom vergangenen
Jahr?
Freilich geht man mit den Jahren
Leichter auf den Liebesmarkt
Und umarmt sie dort in Scharen.
Aber das Gefühl
Wird erstaunlich kühl
Wenn man damit allzuwenig kargt.
(Schließlich geht ja jeder Vorrat zu Ende.)
Gott sei dank geht alles schnell vorüber,
usw.
Und auch wenn man gut das Handeln
Lernte auf der Liebesmess':
Lust in Kleingeld zu verwandeln
Ist doch niemals leicht.
Nun, es wird erreicht.
Doch man wird auch älter unterdes.
(Schließlich bleibt man ja nicht immer
siebzehn.)

N°14 - 5^{ème} Texte - Le Silence même n'est plus à toi. (Asli Erdoğan) / Judith Chemla

Être coincé dans un immeuble en feu... Contrairement à ce qu'on croit - ou bien à ce que moi je croyais - les immeubles ne sont pas instantanément engloutis dans des flammes gigantesques, mais la plupart du temps ils brûlent à petit feu, tout doucement, bout par bout, entamant là un long et douloureux règlement de comptes avec la mort ou la vie... Les hésitations, les regrets, les interrogations... Quel qu'en soit le prix à payer, le désir de rester vivant s'affronte à l'attrait du néant, à l'extinction de toute révolte, au besoin d'absoudre ses crimes... Régler par la pierre ses dettes avec la pierre, voilà qui est plus antique, ferme, réel et moins compromettant que de régler humainement ses comptes avec l'homme. Les dettes éternelles et insolubles de la pierre envers la pierre, l'eau, le feu, le vent et sans doute l'homme.

Être coincé dans un immeuble en feu... En général, "l'homme" - je pourrais, en lieu et place de "moi" ou "toi", me réfugier derrière un objet dépersonnalisé - met très longtemps à se rendre compte que l'immeuble où il se trouve prend feu. Mettons par exemple qu'il n'ait entendu ni les voix, ni les cris, ni les sirènes, que n'ayant pas suffisamment touché un quelconque objet métallique, comme les rampes des escaliers qui flambent en contrebas, il n'ait pas senti que la chaleur augmentait, qu'il n'ait même pas songé que tout l'immeuble pût être enveloppé d'une fumée se diffusant subrepticement sous la porte fermée à double tour. Peut-être que tout le monde s'est déjà enfui depuis longtemps, qu'il est seul, abandonné à son sort, mais il est hautement plus probable qu'on ait déjà appelé les pompiers, que tout rentrera dans l'ordre, que prendra vite fin ce petit début d'aventure...

Faut-il faire son sac, faut-il sauver ceux qui peuvent l'être en premier, y a-t-il là-dedans un fond de réalité, un fond de vie... D'ailleurs où sont les flammes, aux étages supérieurs ou en bas dans l'entrée, ou bien ici même... On n'en sait sans doute rien, on ne sait pas se décider.

Et sans doute qu'on a du mal à y croire...

Qui croira qu'une tragédie, à dire vrai une tragédie mal goupillée et tout juste bonne à figurer dans la rubrique faits divers, est venue frapper à sa porte, qui croira qu'une petite erreur de rien du tout, une poêle oubliée sur le feu ou un défaut d'assurance, ait signé son arrêt de mort, qui peut croire que prend fin sa petite existence...